

Humour et bonne humeur des curés valdôtains

Chanoine Aimé Chatrian

Avant tout, je ne peux vous cacher un certain trouble intérieur, lorsqu'un confrère, – habitué à planer dans les hauteurs spirituelles – m'apostropha d'un air préoccupé : « Si le temps que tu as perdu pour faire ce travail, tu l'avais passé devant le Saint Sacrement, tu aurais mieux géré ta vie ! »

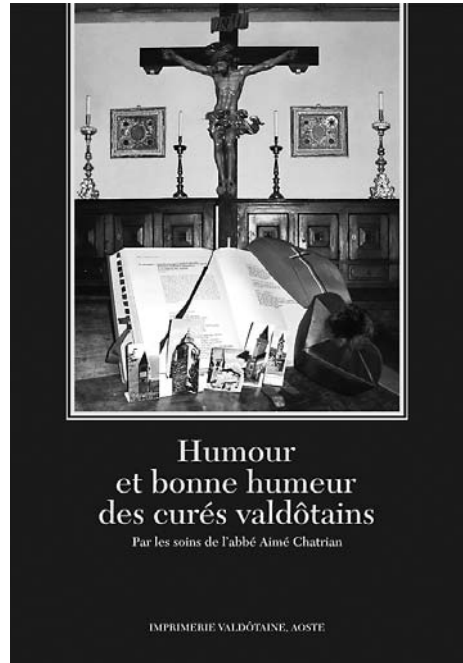
Qui pourrait en douter ? D'autant plus que je suis prêtre, avec la mission d'aller bien au-delà des choses humaines. C'est le Livre de l'Écclésiaste qui m'a rassuré.

Il y a un temps pour tout, il y a un moment pour chaque chose sous les cieux :... un temps pour se taire et un temps pour parler... un temps pour rire et un temps pour pleurer... » Par ailleurs, le doyen du clergé valdôtain, l'abbé Joseph Fosson, du haut de ses quelques 103 ans, me fit savoir d'un air juvénile : « Ceux qui pendant leur vie ne sont pas capables de rire, ne sont pas des gens sérieux ! »

À vrai dire, il y avait longtemps que certains confrères souhaitaient voir réunis dans un livre ces traits d'esprit, ces fins jeux de mots, ces agréables et taquines plaisanteries, dont nos anciens curés avaient le secret. Monseigneur l'Évêque je tiens à le remercier ici de sa sensibilité pour avoir accepté de préparer la préface à cette publication – et plusieurs membres du clergé –, m'avaient invité à m'occuper de ce travail. Bien volontiers je me suis mis à l'œuvre, car j'étais convaincu de son utilité.

La deuxième guerre mondiale nous a ouvert une nouvelle époque. La paysannerie, avec toutes ses valeurs humaines, morales, sociales et spirituelles, sur lesquelles nos ancêtres avaient bâti leur civilisation alpestre, a été soumise à de brusques changements qui ont bouleversé sa vie, ses coutumes, ses mœurs, ses traditions.

Les curés de nos paroisses, tout en continuant à offrir à leurs ouailles les valeurs spirituelles de l'Évangile et des Sacraments de l'Église, ont été les témoins dramatiques de cette évolution, qui a modifié en profondeur le quotidien de la vie



paroissiale. Et cela, malgré leurs efforts de pilotage pour la sauvegarde des valeurs humaines et chrétiennes d'antan.

Ce recueil de mémoires a-t-il des motifs valables pour être présenté aux valdôtains de nos jours ? J'en suis convaincu.

Il s'agit avant tout d'une page d'histoire de chez nous. Bien sûr, de petites miettes d'histoire, avec leurs protagonistes, leurs lieux de rencontre, leurs échanges d'opinion, leurs moments de loisirs ou même de querelles... Et les héros étaient les curés de nos paroisses, toujours surplace, qui partageaient totalement la vie de leurs paroissiens, avec ses hauts et ses bas.

Ils étaient donc à même de connaître et d'apprécier les gens dans la réalité concrète de leur existence : famille, travail, culture, amitiés, faiblesse, moralité... Et comme pères spirituels attirés de leurs ouailles, ils essayaient de les diriger sur les chemins ardu de l'Évangile, tout en gardant une amicale liberté de critique et de plaisanterie – parfois piquante – vis-à-vis de leurs comportements.

Dans nos pays de montagne, les curés, en raison de leur formation spirituelle, et de leur culture, jouissaient d'un considérable ascendant auprès des gens. Les presbytères étaient donc le centre naturel où les paroissiens venaient se confier pour toute affaire, pour un bon conseil, dans les domaines les plus imprévus. On raconte dans le passé, que pendant un hiver particulièrement cru, dans un pays de haute montagne, un jour le curé fut appelé d'urgence, pour remplacer la sage femme... Ni la théologie morale, ni le droit canon n'avait prévu un cas semblable !

Question complètement déplacée de nos jours, non pas tant pour les progrès dans les services médicaux, mais bien parce que chez nous la dénatalité est en train de détruire les berceaux, ouvrant ainsi à la Vallée d'Aoste des perspectives qui risquent d'être sans lendemain.

Cet assemblage d'histoires inédites, toutes parfumées de la franche culture du terroir, avec son langage pétillant, ses souvenirs d'antan, son esprit caustique de montagnard, veut être, avant tout, un hommage franc et respectueux ainsi qu'une obligation morale que nous devons témoigner à l'égard de nos anciens curés pour l'œuvre importante qu'ils surent si bien accomplir à travers les siècles. L'héritage qu'ils nous ont laissé dans de multiples domaines, qui vont de la spiritualité aux sciences historiques et culturelles en général, ne font que souligner ce magnifique patrimoine, dont dispose l'Église valdôtaine.

Certes, en ce temps là, les vocations remplissaient nos Séminaires. Les fréquentes ordinations sacerdotales permettaient à nos paroisses moyennes d'être desservies par un curé, un vicaire et même un recteur. Il y avait donc beaucoup d'ecclésiastiques qui profitaient de leur temps libre, pour s'adonner passionnément aux recherches historiques de l'endroit, ou bien à l'étude des vertus curatives

des fleurs. Et nous leur témoignons à juste titre notre admiration.

Cette permanente activité de recherche qui poussait nos curés à mieux connaître les richesses de la nature – jusqu’à devenir de vrais guérisseurs de leurs paroissiens, écoutés à l’égal des médecins – les amenait – surtout pendant l’été – à rencontrer des savants, qui se montraient très intéressés d’une telle connaissance, quoique empirique. Et les amitiés se nouaient dans un climat de réciprocité loyauté.

Ce qui frappe, d’une façon plus marquante, dans le clergé de montagne, c’est une grande liberté de langage, un franc-parler sur tout argument, tant envers les supérieurs que vis-à-vis de leurs gens : ce qui leur méritait la sympathie de tout le monde.

Un jour l’abbé Henry, curé de Valpelline, dans un amical tête à tête avec Monseigneur Imberti, évêque d’Aoste, lui confiait l’embarras des curés, qui passaient toute la semaine, pour bien préparer le sermon du dimanche. À l’évêque, pour qui dix minutes de méditation étaient suffisantes pour remplir dignement cette tâche, l’abbé Henry répondit : « Voyez-vous, Monseigneur : à nous, pauvres curés de campagne, il faut toute une semaine de préparation, conscients que, souvent, nous finissons encore par dire des bêtises ! À Vous, Monseigneur, paraît-il, cela vous vient tout naturellement ! » À quoi un curé plutôt farceur, ajouta : « Nos évêques sont des gens très sérieux, qui ne disent jamais des bêtises. Ils se contentent seulement parfois de les faire... à l’instar de ceux qui gèrent la politique, toujours soucieux de se maintenir dans un équilibre instable, surtout de nos jours ».

Cette franchise de langage les amenait à leur insu, à dévoiler la réelle situation de la vie, dans laquelle, en silence et discrétion, ils passaient leurs journées de serviteurs de la paroisse. Quand Monseigneur Imberti fit la visite pastorale à Allein, et qu’il découvrit, dans les Archives paroissiales, des saucissons et quelques boîtes de sardines, il rappela brusquement à l’ordre le curé Anselmet Louis ; celui-ci candidement lui expliqua : « Ma, Eccellenza, è il pranzo che ho preparato per Lei, e il Cancelliere ! » Il faut savoir que, pour nos paroisses de montagne, la Confirmation était un jour de grande fête. Mgr Imberti en fut très touché : « Quel giorno e quel pranzo francescano m’insegnarono molte cose ! »

Je me souviens, d’ailleurs, – pour ce qui concerne ce chapitre – de l’abbé Camille Vuillermin, curé d’Oyace, qui un jour me confiait : « Pendant les premières années de service en paroisse, lorsque je n’étais pas encore instituteur, ma situation économique n’était point heureuse. Pas même le dimanche, je n’avais la possibilité de me permettre un verre de vin à dîner ! » Et malgré ces réalités authentiques d’antan, nous trouvons des malins qui, parfois – en badinant – nous appellent encore « cimiteri di polli... »

En revanche, il nous arrive parfois, de rencontrer des gens qui, dans leur hos-

tilité ancestrale au prêtre, cachent des sentiments étonnants. Lors de mon service paroissial à Sarre, j'ai connu un ancien ex-parisien, qui ne m'a jamais permis d'entrer chez lui en soutane. À chaque bénédiction des maisons, il m'attendait au fond de son escalier, pour trinquer ensemble à sa santé. Un jour il me confia : « Au début de la semaine vous vous êtes éloigné de la paroisse ». je lui répondit : « Qu'est-ce que cela peut vous intéresser, étant donné votre allergie au curé et à l'église ? » « Vous vous trompez, monsieur le curé. Quand je n'entends pas sonner la messe du matin, je me dis : le veilleur n'est pas là. Et, avec mon village, je me sens plus pauvre ! » Mystère de l'homme et mystère du rôle du curé.

Les curés, qui étaient presque tous issus de notre région, ne se bornèrent point au domaine spirituel, tout en lui réservant la priorité dans leur ministère ; bien souvent ils furent aussi les pionniers d'un progrès économique et culturel, qui ouvrirent à nos villages des horizons totalement nouveaux.

L'abbé Bordet Jean Ferdinand, curé d'Antey, fut décoré - par décret royal du 25 juin 1926 - de la médaille d'or comme « benemerito della scuola e fondatore dell'Asilo di Antey ». Et en même temps, dans son rôle de promoteur de la Caisse Rurale et de la Coopérative de consommation des eaux et de leur exploitation pour la lumière électrique, il rendit d'éminents services à ces paroissiens.

Le chanoine Vescoz Pierre Louis, un des membres les plus illustres du clergé valdôtain, dans les sciences exactes, de renommée internationale, prêtre de grande vie intérieure, voulut - au début de 1900 - doter Verrayes, son pays natal, d'un essai de reboisement du territoire, dont le caractère scientifique est encore à l'étude de nos jours.

C'est au curé plébain de Morgex, monsieur Alexandre Bougeat, que revient l'honneur d'avoir fait connaître - moyennant des manœuvres habiles - le petit vin de Morgex-La Salle sur le plan national.

L'abbé Jean-Baptiste Perret, vicaire de Saint-Vincent, prêtre bien versé dans la chimie et la minéralogie, découvrit la source curative de Saint Vincent le 20 juillet 1770. Il la vendit ensuite au curé Freppaz qui, à son tour, la revendit à la Commune pour 50 liras, se réservant toutefois la gratuité de cette eau pour la Cure et ses hôtes. Saint-Vincent est redevable à l'abbé Perret de cette source renommée de santé et de richesse ; richesse certes plus limpide que celle du Casino...

Nous pouvons donc bien conclure que, lorsqu'on aime le Bon Dieu, on finit toujours par bien servir les hommes [...]